

en COLO aussi ...

Pour dépanner une copine, j'ai été pendant dix jours assistante sanitaire dans une colo. Depuis que je pratique la Pédagogie Institutionnelle dans ma classe, c'était la première fois que je vivais avec des enfants en dehors d'un cadre scolaire, sans obligation d'instruction. Et il m'a semblé qu'EN COLO AUSSI...

Marguerite BIALAS
Hohatzenheim (Bas-Rhin)

Conversation ...

Repas de midi avec le groupe des 6-8 ans.

Il reste une place à une table de garçons. Je m'installe sans grand enthousiasme, car j'ai déjà eu l'occasion d'apprécier mes petits voisins. Surtout Lionel: vif, instable, il se tient affreusement mal à table et il faut avoir le coeur bien accroché pour manger à côté de lui. Les autres ne sont pas vraiment méchants non plus. Mais si bruyants et agités...

L'entrée est servie.

Lionel se lève, crie, gesticule.

Je lui dis très sérieusement:

"Lionel, tu n'as pas besoin de faire tant de bruit. On sait que tu es là et que tu es beau."

Tous s'esclaffent bruyamment.

Marcel, en criant:

"Ha ha! Beau!! Il est pas beau puisqu'il a des lunettes!!!"

Moi:

"Justement, je trouve ses lunettes très jolies, très élégantes. Tu vois, il y a même deux barres, là. Si si, je le trouve beau."

Petit brouhaha à propos de lunettes...

Puis Marcel, presque timidement cette fois:

"Moi aussi j'ai des lunettes, elles sont à la maison. Est-ce que je suis beau, moi aussi?"

Les autres:

"Et moi, et moi, est-ce que je suis beau?"

Toute la table est maintenant très attentive à ce qui se dit là. Chacun veut entendre qu'il est beau. Je m'exécute consciencieusement: à chacun, je découvre un détail charmant ou original. Ils brillent littéralement de joie. On n'entend plus que le bruit des fourchettes. Les tables voisines sont à des kilomètres.

Et puis Cédric se met à nous parler de son petit frère qui est resté à la maison... Olivier continue: sa maman, son papa... Les autres écoutent, questionnent, commentent, racontent aussi...

Je n'en reviens pas! Les petits terribles de la colo se parlent et s'écoutent!
...Avec le repas s'achève cet instant de grâce ...

L'aide _ _ _

Lui, je l'appellerai Pascal.

Les dix ans costauds, il parle haut et fort. Il semble tout à fait chez lui dans cette colo.

Petit détail curieux: il revient avec insistance pour se faire soigner un bobo grand comme une tête d'épingle à son doigt, ou pour se faire bander un genou qui, dit-il, lui fait vraiment mal.

Pour le reste, il fait sa vie avec beaucoup d'assurance.

Un jour, je reçois le médecin car j'ai plusieurs enfants à faire examiner. Pascal nous observe un moment. Puis il salue le médecin en déclarant d'un ton important:

"Allez, je vais aider Jean-Claude!"

Je précise au médecin que Jean-Claude, c'est le directeur de la colo. Ce dernier va sûrement être ravi de l'aide qui lui arrive!...

Mais quand nous nous rendons au bureau, un peu plus tard, nous découvrons Pascal installé à une petite table. Le plus sérieusement du monde, il appose le tampon de la colo sur le courrier en partance...

Un autre jour, je faisais la causette avec Pascal à l'infirmerie lorsque Michel, notre cuisinier, est arrivé précipitamment: de l'huile bouillante lui avait profondément brûlé un doigt. A la vue de la blessure, Pascal s'est mis à crier d'un air dégouté:

"Oh! Du sang!!"

Tout en installant le blessé, je signifiai sèchement à Pascal que s'il ne supportait pas la vue d'une blessure, il n'avait pas à faire salon à l'infirmerie.

Il se tut, mais resta là.

Je devais maintenant panser la plaie. Pâle et les traits tirés, Michel souffrait visiblement. Je proposai alors à Pascal de venir l'aider à se concentrer sur sa respiration.

Il s'assit avec nous...

Alors, pendant que j'enroulais la bande le plus délicatement possible, je guidais de la voix: inspire... expire... Et, les yeux dans les yeux, Pascal et le blessé respiraient au même rythme. Moment de grande densité...

Les soins terminés, Michel est retourné dans la cuisine.

Mais Pascal est encore resté un moment, très impressionné:

"Tu as vu comme il est courageux, Michel!!!"

Allo maman, bobo _ _ _

9 ans, rondelette et un peu molle, Joëlle est une habituée de l'infirmerie de la colo. Dix fois par jour, elle vient se faire soigner pour une égratignure, un mal de gorge ou une crise d'asthme. Alors, je respire avec elle, je soigne les bobos ou prends la température.

Mais tout cela m'agace un peu. Je sens bien qu'il s'agit d'autre chose, mais que puis-je faire de plus?

Le jour où elle arrive avec une entaille au doigt, je m'effraie, non pas à cause de la blessure en soi, mais à cause de ce qu'elle peut signifier. Jusqu'où Joëlle est-elle capable d'aller pour obtenir les bénéfices qui lui importent? Je ne l'ai peut-être pas assez prise au sérieux? D'autre part, remplaçante pour quelques jours seulement, j'ai moins d'assurance que l'infirmière habituelle. Joëlle le sent certainement. Cela l'angoisse-t-elle?

Alors je lui parle... Sait-elle qu'elle peut venir à l'infirmerie sans avoir mal quelque part? Elle peut venir y jouer -d'ailleurs, c'est prévu dans le projet de la colo, et il y a ici tout ce qu'il faut en matériel et en place, mais cela ne lui a peut-être pas été dit comme cela?- Elle peut aussi venir tout simplement faire la causette avec moi. J'aime autant parler avec des gens bien portants! Et puis, il y a des gens qui ai-

ment tellement les infirmeries qu'ils deviennent docteurs ou infirmières... Joëlle aussi aurait le droit de choisir ce métier plus tard...

L'entaille, réelle bien que sans gravité, nécessite encore quelques soins. Puis Joëlle part pour quelques jours faire du camping en montagne avec son groupe. Avant le départ, elle surveille de près ce que je lui prépare pour refaire son petit pansement.

Il se trouve que j'ai l'occasion de passer une soirée avec ce groupe dans son campement. Ils m'invitent à partager leur fondue (...à 2000m d'altitude avec vue sur les sommets embrasés par le soleil couchant, c'était certainement la meilleure fondue de ma vie!)

Là-haut, j'observe Joëlle avec étonnement: elle chante gaiment avec ses copines tout en s'activant autour du feu. Les voix des enfants, leurs gestes sont calmes, paisibles. L'animatrice m'assure qu'il n'y a eu ni crise d'asthme, ni besoin de soins particuliers pour Joëlle depuis leur arrivée là-haut!

Je suis perplexe... L'altitude? ... très efficace contre l'asthme, c'est connu. Le camping? ... avec son changement de rythme par rapport à la colo, ses contraintes mais aussi ses libertés, il a l'air de lui être très bénéfique.

Pendant que j'aide à découper le pain en dés, Joëlle vient près de moi et me montre fièrement une malette qu'elle a l'air de ne pas quitter: c'est la trousse de secours du groupe... et c'est elle qui en est responsable. C'est son métier! Elle me vide le contenu sur les genoux, m'explique à quoi servent tous les petits sachets, puis range le tout très soigneusement.

Je la félicite vivement: maintenant, nous sommes un peu collègues!

Au cours de la soirée, je la verrai encore étaler, puis ranger le contenu de la malette.

Je ne me souviens pas avoir encore soigné Joëlle après le retour de son groupe à la colo. Il est vrai que mon remplacement se terminait peu après.

J'ai parfois repensé à Joëlle dans les mois qui ont suivi ce bref séjour en colo. Je m'étonnais surtout de ma peur au moment de la coupure au doigt...

Récemment, il m'est revenu un souvenir de colo, vieux de plus de trente celui-là. Il y avait là deux soeurs de 8 et 9 ans. Simone et Jeanine étaient dans la même équipe: on ne sépare pas deux soeurs!

Autant Simone, la plus petite, était gaie, amusante, aimée des monitrices qui la taquinaient comme le faisaient leurs parents à la maison, autant l'ainée portait sur ses épaules toutes les misères de la terre. Trop grande pour son âge, trop voûtée, trop sérieuse, incapable de rivaliser avec la mignonne petite soeur, elle cachait au fond de ses couvertures d'immenses détresses matinales... Elle pouvait moins bien cacher le balancement régulier de sa tête sur le pelochon au moment de s'endormir. Elle observait, sans plus, que cela intriguait les monitrices.

Un jour que celles-ci riaient une fois de plus avec Simone dans le grand dortoir au plafond sculpté de cette colo-château, Jeanine fit une bruyante crise de jalousie. Voyant que cela attirait l'attention sur elle, elle en rajouta très consciemment: elle se tapait la tête contre les murs, balançait dans la pièce tout ce qui lui tombait sous la main, s'en prenait au lit de fer en essayant de se blesser... En même temps qu'une souffrance aiguë, elle ressentait comme une joie sauvage à laisser s'exprimer si violemment toute cette douleur habituellement contenue.

Et enfin, on s'occupait d'elle! Avec beaucoup de gentillesse, les monitrices essayaient de la calmer. L'infirmière lui parlait, la prenait dans ses bras... Il y eut un petit déménagement et elle passa un jour ou deux à l'infirmerie, seule, mais très satisfaite de cet isolement à cause des soins dont elle était l'objet, elle seule.

Elle finit tout de même par s'y ennuyer. Alors elle retourna dans son équipe, où elle retrouva sa petite soeur et ses monitrices comme si de rien n'était...Mais maintenant

elle savait le pouvoir du chantage à la maladie.

Moi qui la connais bien, je sais que, curieusement, elle ne s'en servit plus jamais!

Pour en revenir à Joëlle, je crois aujourd'hui que sa chance a été que dans sa colo soient institués des "METIERS", ce qui lui a permis d'avoir une place reconnue dans le groupe indépendamment de toute relation affective.

Bien sûr, c'était trop court pour que je puisse vraiment être sûre... Mais il me plaît de le croire...

Le drap vert

Un grand drap vert, avec un petit trou qui permet juste de voir une blessure béante...

Des ordres brefs, secs. Le silence...

Sous le drap, l'enfant ne voit plus rien. Il arrête enfin de se débattre. L'interne lui affirme sévèrement que, puisqu'il ne veut pas se laisser soigner, on ne lui fera rien... mais déjà, la piqûre qui "endort" localement est faite. En quelques gestes rapides et précis, le front est recousu. Ou plus exactement le centimètre de front qui avait amorti à ses dépens la chute d'une boîte de conserve vide.

Et l'assistante retire le grand drap vert.

L'enfant réapparaît... Quelques restes de pleurs le font renifler. Il cligne des yeux et regarde autour de lui. C'est fini, il peut se relever.

Alors, l'interne s'assied sur un tabouret. Il attire le gamin auprès de lui et lui explique d'une voix très douce:

- "Tu vois, j'ai été obligé d'être dur avec toi parce qu'il fallait que le travail soit fait. Est-ce que ça va mieux maintenant?"

Avec ces quelques mots, il a effacé la violence qu'on pouvait ressentir avant.

Humaniser les perceptions... dirait F.DOLTO?

Marguerite BIALAS

septembre 90 - janvier 91

L'ENFANT COMME CHERCHEUR DE STRUCTURE

L'homme organise son monde en y mettant de l'ordre. Cet ordre est donc inventé par lui, et c'est cet ordre-là (différent selon les cultures) que le "petit homme" doit découvrir. L'enseignant peut faciliter la découverte de cette structure s'il choisit et organise à l'avance les éléments pour que l'élève puisse relever les constantes, comprendre les relations et donc établir la structure. A partir de ce qu'il sait déjà, l'élève pourra intégrer le nouvel apprentissage - quel que soit son âge. Il ne faut pas que notre enseignement l'empêche d'élaborer cet ordre lui-même.

"Nous n'enseignons pas une matière pour produire des petites bibliothèques vivantes sur le sujet, mais plutôt pour amener l'élève à penser mathématiquement, pour son profit personnel, à considérer les événements comme le fait un historien, à prendre part au processus de l'élaboration des connaissances. Connaître est un processus et non pas un produit."

Britt Mari BARTH

in "L'apprentissage de l'abstraction"
aux Editions Retz